L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 21 décembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin	30	3
Midi	46	8
3 P. M.	48	9
6 P. M.	59	15

Une situation qui n'est pas claire.

Chaque jour amène, pour ainsi dire, une complication dans la situation politique du Nicaragua.

Il y a déja plusieurs semaines que le gouvernement américain demande au Nicaragua, sans l'obtenir, une explication de la conduite de celui qui jusqu'à hier encore, était à la tête de son gouvernement, le sieur Zélaya, au sujet de l'exécution sommaire de deux Américains sans le moindre prétexte valable.

Lorsque Zélaya a acquis l'assurance que son crime n'allait pas rester impuni, comme tous les tyrans, il a faibli, et a cru se soustraire à l'impasse dans laquelle il s'était mis, en descendant du pouvoir, en se démettant du mandat que lui avait confié son peuple et dont il avait fait un si mauvais usage.

Mais pour ne se dessaisir du pouvoir qu'apparemment, Zélaya usa de l'influence qui lui restait pour faire élire à la présidence par le Congrès, une de ses créatures, le Dr Jose Madriz, ancien juge de cour Centrale américaine de Justice à Carthage.

Zélaya a fait prendre son ours, probablement sans difficulté, nous apprennent les dépêches. La séance du Congrès au cours de laquelle Madriz a été élevé à la première magistrature du pays, a été orageuse cependant; et à son issue, les murs de la salle ont retenti des cris de Vive Madriz! abat les monopoles! abat la Tyrannie!

Plus ça change et plus c'est la même chose. On leurre ce bon peuple; on lui promet plus de beurre que de pain, et quand sonne l'heure de s'exécuter, l'heure des échéances, la banqueroute est proclamée; et si les déçus, les mécontents se montrent récalcitrants, c'est à coups de triques qu'on les réduit au silence.

Toutes les révolutions ont la même origine. Ce doux peuple se laisse presseurer, opprimer pendant quelque temps; mais il arrive un moment où sa patience, sa longanimité n'ont plus de bornes, et alors ceux qui l'ont humilié, bafoué, maltraité se voient forcés, pour mettre leurs individus à l'abri de tout châtiment, de fair honteusement.

L'histoire se répète. Zélaya est arrivé au pouvoir le sourire aux lèves, ayant pour son peuple les plus grands égards; faisant sonner à ses oreilles ces paroles pompeuses, sonores, ronflantes qui empoignent les masses: paix, prospérité, honneur, gloire; mais ses sourires s'étalent à la fin changés en grimaces, et c'est la flétrissure au front qu'il est retourné à l'obscurité d'où il était sorti. Il en va ainsi dans la vie; la grandeur et la décadence se coudoient souvent, dans les républiques du Centre de l'Amérique surtout. C'était Castro hier qui se donnait en spectacle au monde entier; c'est Zélaya aujourd'hui qui fixe sur sa piètre personnalité l'attention publique pour emporter, comme Castro, dans sa retraite le mépris de son peuple.

Hier a eu lieu l'inauguration de Madriz au milieu de l'enthousiasme populaire; mais les choses ne sont pas rentrées dans leur état normal pour cela. La révolution se poursuit avec Estrada à sa tête toujours confiant dans son succès final.

Estrada ne met pas bas les armes: il demande au contraire aux Etats-Unis, de reconnaitre son parti, parce qu'il a foi, nous le répétons, dans le triomphe définitif de sa cause.

Que fera M. Knox maintenant que la situation change d'aspect; maintenant que Zélaya a disparu de l'horizon?

L'aéroplane de guerre.

Chronique parisienne:

Par une lamentable ironie du sort, voici que l'autre jour, un aviateur, Antonio Fernandez, seulement âgé de trente-trois ans, pas encore célèbre, mais qui travaillait à le devenir et n'en était guère loin, se tua précisément dans les plaines de la Brague où le ministre de la guerre projette, on le sait, de créer un laboratoire d'expériences, un atelier de construction et une école de pilotes. On lira plus loin les détails de ce douloureux accident.

Les performances accomplies par les dirigeables allemands, durant leurs récentes manœuvres de Cologne, ont provoqué de ce côté-ci de la frontière un profond mouvement d'opinion et d'opinion émue, car nous fûmes bien obligés de reconnaître—et nous avons l'heur d'être parfois étourdis, mais toujours loyaux sur ce terrain—que nous étions dépassés par nos voisins d'outre-Rhin. De ce sentiment à la désespérance, il n'y a pas loin dans le cœur d'un Français: des bruits pessimistes circulèrent, tant et si fort que leur écho parvint à la Chambre et que M. Clémentel, dans son rapport sur le budget de la guerre, prit l'initiative de consacrer vingt sept pages à cette question. Il y réveilla notre courage en même temps que notre confiance et il eut raison, car il n'est plus dangereux de le dire, à cette heure où nous sommes complètement sortis de somneil, notre situation n'est rien moins que désespérée.

Ce serait, en effet, une erreur d'attribuer au seul dirigeable toute valeur militaire et d'oublier dans ce calcul l'aéroplane. Or, sur ce chapitre, nul n'ignore qu'il n'en est plus de même que sur le précédent et que notre supériorité est grande, notre avance considérable. Quand nous disons que cette perspective est réconfortante, c'est que tout simplement nous envisageons l'aéroplane comme le meilleur instrument de guerre qui soit, ou du moins puisse être, entre tous les appareils actuels de locomotion aérienne. Il a leurs qualités sans leurs inconvénients.

Et ces inconvénients sont nombreux, irrémédiables. Envisageons le sphérique d'abord. Une anecdote nous suffira. En 1895, lors des grandes manœuvres, des ballons captifs furent employés à reconnaitre les positions ennemies. Le célèbre général russe Dragomiroff, qui avait suivi ces expériences et qu'on interrogeait à leur propos, se contenta de sourire en expliquant à son interlocuteur, avec une grande justesse de vues, que cette tentative n'était qu'un simple enfantillage, le lancement d'un ballon captif ayant pour premier résultat, avant que de reconnaitre les positions adverses, celui de leur déceler celle de l'état-major, du corps d'armée ou du groupe qui l'employait. Le général Dragomiroff disait vrai.

Ce n'est pas tout. Nous n'en sommes plus, en effet, à l'époque où il fallait brûler, ainsi qu'il advint au camp de Châlons et à Poitiers, jusqu'à 75,000 cartouches avant d'atteindre un ballon planant à 1,000 mètres de distance et à une altitude de 400 mètres. Aujourd'hui, deux coups de canon d'essai suffisent; le troisième porte.

Ces critiques, on les peut adresser, ou peu s'en faut, au dirigeable. Outre que son lancement est une grosse affaire et qu'il risque fort, sitôt lancé, d'être aperçu et de trahir ainsi les amis qu'il veut servir, il offre aux obus une large surface, il est aisément vulnérable. Il a de plus, l'inconvénient de coûter fort cher et d'exposer la vie d'un assez grand nombre d'hommes. Ce qui nous porterait, entre parenthèses, à préférer, au point de vue militaire, le type Zodiac du comte Henri de la Vaulx, qui coûte peu, est moins facilement vulnérable et n'expose que la vie de deux hommes.

Dès à présent, on saisit l'incontestable supériorité de l'aéroplane. Ses premières qualités, mais c'est précisément l'absence des défauts que présentent sphériques et dirigeables. Economie d'abord, et ce point mérite attention. Puis une relative aisance à dissimuler sa marche autant qu'il est nécessaire pour ne point indiquer à l'ennemi son point de départ. Enfin peu de surface et par suite, de grandes chances d'échapper au tir de l'artillerie dont cette surveillance promet d'être, dans un avenir proche, l'une des tâches assurément les plus difficiles.

Mais ce ne sont encore là que ses qualités générales et le problème se présente avec une ampleur toute nouvelle dès qu'on songe au rôle stratégique qu'il est capable d'assumer. Ce rôle, M. Clémentel s'est appliqué à le définir dans le rapport dont nous parlions tout à l'heure, et il résume ainsi sa pensée: "L'aéroplane peut être un instrument de liaison, d'observation ou d'exploration". Le programme, on le voit, est aussi vaste que possible et se prête aux plus amples développements, tant théoriques que pratiques. Et il serait à lui seul une apologie suffisante de l'aéroplane pour que soit justifié notre optimisme du début. Mais d'autres voix aussi se sont élevées, qui méritent d'être crues et renforcent notre thèse. Rappelons en deux: "Les aéroplanes seront précieux pour un service d'estafettes ou de petites reconnaissances.... Le développement qu'a pris l'idée aérienne, le mouvement actuel qu'elle a suscité sont prodigieux. Il en sortira de grandes, d'admirables choses." Ces paroles sont du général Gouhart. Et voici maintenant l'opinion du vice amiral Besson, qui songeait évidemment à la guerre navale: "Les aéroplanes attachés à une escadre pourraient très bien aussi remplir un rôle offensif.... A mon avis, l'aéroplane peut être appelé à rendre en mer, à une escadre, les plus grands services, aussi bien comme organe défensif qu'offensif: naturellement, il serait aussi fort utile comme auxiliaire sur le front de mer d'une place maritime."

Ainsi, sans aller jusqu'à cette fantaisie qui faisait un jour calculer — à un humoriste peut-être! — que la conquête de l'Angleterre serait possible en lançant contre l'île inaccessible 150,000 aéroplanes qui y débarqueraient 250,000 hommes et regagneraient Sangatte aussitôt le transport effectué, cela pour une dépense de deux milliards seulement, que compenserait la conquête d'un pays qui vaut trois cents milliards, il est du moins raisonnable de prêter au problème nouveau la plus sérieuse attention: nous sommes d'ailleurs d'ores et déjà sur la bonne route, puisque le ministre de la guerre a donné commande de plusieurs appareils Antoinette, Farman, Voisin, Wright et Blériot, et que vont s'ouvrir sur son initiative un laboratoire d'expériences dans les plaines de la Brague si fâcheusement inaugurées par le pauvre Fernandez, un atelier de construction à Vincennes et un aérodrome à la Croix-d'Hins. Félicitons-nous d'avoir retrouvé, en même temps que notre belle confiance, cette intelligente activité qui nous a valu d'être les initiateurs, et associons-nous de tout cœur aux paroles que prononçait M. Chailley l'autre jour à la tribune de la Chambre en demandant, au cours de son rapport sur le budget des travaux publics, un relèvement du crédit affecté à la navigation aérienne:

"Il est nécessaire que le gouvernement se préoccupe de cette situation et se mette à même d'orienter les intéressés vers des recherches qui soient vraiment fécondes et qui puissent les conduire au succès sans de trop longs détours. En prenant cette initiative, la France montrera qu'elle tient à garder le premier rang dans la recherche et la réalisation des progrès qui tendent à la conquête définitive de l'air".

PENSEES.

Au théâtre, le naturel dans la diction doit toujours être subordonné à ce principe essentiel que le public est venu, avant tout, pour entendre.

Le socialisme est une séduisante idée morale et une pauvre idée psychologique.

Les "Night Riders" de Reelfoot Lake sont mis en liberté sous caution de $20,000 dollars.

Union City, Tenn., 21 décembre—Le jury, qui depuis trois jours délibérait sur le sort de Garrett Johnson et Arthur Cloar, les deux "night riders" accusés du meurtre du capitaine Quentin Rankin, est rentré aujourd'hui à midi dans la salle d'audience et a rapporté qu'il ne lui était pas possible de s'entendre sur un verdict.

Dix jurés étaient en faveur d'une condamnation et deux en faveur d'un acquittement.

Le juge Jones, après avoir pris connaissance de ces faits, a congédié ces jurés et a ordonné la mise en liberté des deux accusés sous une caution de 20,000 dollars.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de vaudeville inauguré lundi soir à l'Orpheum est des plus attrayants, et peut être considéré comme l'un des meilleurs présentés cette saison sur la scène de ce populaire théâtre.

On y trouve de fort jolies comédies, des chants, des exercices athlétiques, etc., et tous les numéros sont exécutés par des artistes de premier ordre.

La très amusante comédie qui a pour titre "The Bathing Girl" jouée à la perfection par M. Ginwood White et Mlle Pearl Hunt, a soulevé de fréquents applaudissements.

Mlle Anna Laughlin, une jeune et charmante chanteuse, a interprété avec goût plusieurs chansons nouvelles qui ont reçu les honneurs du bis.

Arthur Dunn et Mlle Marie Gazier, deux excellents comédiens, ont mis la salle en gaieté en interprétant à la perfection une jolie saynète intitulée "The Messenger Boy".

Une autre comédie "Suzy San", tirée du répertoire classique chinois a beaucoup amusé par son originalité. Cette charmante pièce est jouée par Mlle Mabel Bardine, et une troupe assez nombreuse qui comprend quelques acteurs de réel talent.

Les autres artistes qui ont contribué au succès du programme sont: Nonette, une charmante musicienne; Jimmy Lucas, chanteur comique et Mankin, un acrobate qui mérite son surnom de l'Homme Grenouille.

TULANE.

Une des artistes les mieux connues de la scène américaine, Mme Leslie Carter, a débuté dimanche soir avec éclat au Tulane devant une salle comble et enthousiaste.

Mme Carter interprète cette saison le rôle principal d'une très bonne comédie-dramat que "Vasta Herne", écrite spécialement pour elle par M. Peple, auteur de "The Prince Chap" et autres comédies populaires.

Mme Carter est toujours l'excellente actrice que notre public a eu à de fréquentes reprises l'occasion d'applaudir et n'a rien perdu de son grand talent.

Son entrée en scène hier soir a été saluée par de longs applaudissements et au baisser du rideau le public lui a fait une véritable ovation.

Vasta Herne tiendra l'affiche toute la semaine et sera jouer en matinée mercredi et samedi.

CRESCENT.

En dépit d'une température plutôt désagréable "The Squaw Man" a été joué lundi et hier soir devant une salle passablement bien garnie au Crescent, et les audacieux qui avaient bravé le mauvais temps en ont été amplement récompensés.

La pièce de Milton Royle est interprétée par une troupe d'un mérite exceptionnel et tous les rôles en sont fort bien tenus.

M. Frank E. Petley dans le rôle du capitaine James Wynnegate et M. George W. Deyo, dans celui de Big Bill ont été particulièrement applaudis.

L'intrigue du "Squaw Man" se déroule dans les plaines de l'Ouest et met en scène des cowboys, indiens et soldats, types d'une grande originalité.

Cette pièce qui fera sans doute salle comble toute la semaine sera donnée en matinée à prix populaires jeudi, et en représentation spéciale le jour de Noël.

Ne négligez pas une toux qui traîne en vous livrant à des expériences. Prenez

Le Baume d'Allen Pour les Poumons

et le soulagement suivra certainement. Il guérit la toux, les rhumes, les maux de gorges ou les inflammations des bronches les plus obstinés.

Chez tous les Fournisseurs.

DAVIS & LAWRENCE CO., New York

Théâtre de l'Opéra.

Sa saison au théâtre de l'Opéra se poursuit avec succès, mais le temps depuis une semaine ne lui est pas favorable; alternativement la pluie et le froid excessif ont retenu chez elles bien des personnes qui, si elles n'eussent pas craint de s'y exposer, eussent assisté et très apprécié les derniers spectacles que la Direction a mis de grands soins à organiser.

Hier soir, la salle était convenablement garnie, pour la troisième représentation de la "pièce-miracle", *Le Jongleur de Notre-Dame*, et la seconde du ballet *Coppelia*.

Nous avons dit combien est charmante la musique de Massenet et intéressant le poème de Lenn, et surtout la très heureuse interprétation qu'en donnent les artistes: MM. Nubo, Chadal, Cargue, Delaxe, Coulon, Lacombe et Lievan.

M. Nubo se révèle si bien du personnage qu'il représente, le *Jongleur*, qu'il en fait ressortir toute la simplicité, toute la naïveté avec l'expression la plus naturelle, la plus vraie. Le rôle convient à sa voix: et tout ce qu'il chante, depuis son *alleluia du vin* jusqu'à son invocation à la Madone, alors qu'devant la statue de celle-ci il exécute ses petits tours de jongleur, est empreint d'un charme pénétrant.

MM. Chadal, Cargue et Delaxe ne sont pas moins heureux que M. Nubo dans l'interprétation de leurs rôles respectifs.

Coppelia a terminé la soirée d'hier et a valu à Mlle Fabris, *Swanilda*, à Mlle Codolini, *Frantz*, et aux autres artistes un succès de fou rire. Mais s'il est amusant de voir se mouvoir sur la scène toutes les poupées mécaniques de *Coppelius*, il est agréable d'écouter les exécutions de l'orchestre.

Il y a dans la pantomime de Delibès des mélodies charmantes, que les musiciens de M. Tartanac rendent avec un art très grand.

Demain soir, *Les Huguenots*, chantés par MM. Escalais, Huberty, Cargue, Henaritto, Delaxe, Lacombe, Geoffray et Mmes Fierens, Rolland, Morejo et Allard.

Samedi soir, *Haensel et Grétel*, et en matinée, à l'occasion de la Noël, *Le Jongleur de Notre Dame*. A cette matinée, une poupée superbe sera donnée à celle des enfants dans la salle que le sort favorisera.

A l'étude, *Le Prophète*.

Au Nicaragua.

Managua, Nicaragua, 21 décembre—Le Dr Jose Madriz qui hier a été élu à la présidence du Nicaragua par un vote unanime du Congrès, a assumé aujourd'hui l'exercice de ses nouvelles fonctions.

On espère en général à Managua que la nomination de M. Madriz aura pour effet de ramener le calme dans le pays.

Le Congrès a voté aujourd'hui une adresse de remerciements à l'ex-président Zelaya pour les services qu'il a rendus au pays.

Les citoyens américains habitant Grenada ont fait appel ce matin au vice-consul américain, M. Caldera, et le prient de prendre des mesures urgentes pour assurer leur protection.

Les pétitionnaires demandent que des marins soient débarqués des navires de guerre américains mouillés à Corinto, et envoyés à Grenada.

Rama, Nicaragua, 21 décembre—Le général Estrada commandant en chef des forces révolutionnaires a pris l'offensive ce matin, contre les troupes du gouvernement concentrées dans les environs de Rama. Il est probable que la bataille durera deux ou trois jours.

—Washington, D. C., 21 décembre—Le Dr Castrillo, représentant du gouvernement provisoire à Washington, a reçu ce matin la dépêche suivante du général Diaz:

"La bataille a commencé ce matin dans les environs de Rama. Nous avons pris l'offensive. Je vous tiendrai informé des résultats.

(Signé) "DIAZ"

Une seconde dépêche reçue par M. Castrillo manifeste que les révolutionnaires ne reconnaîtront, à aucun prix la nomination du Dr Madriz à la présidence du Nicaragua, pas plus que celle de tout autre candidat présenté par Zelaya.

Washington, D. C., 21 décembre—Le département d'Etat n'a reçu aujourd'hui aucune dépêche officielle du Nicaragua et l'on ignore à Washington si le Dr Madriz a [illegible]

S'ARRACHAIT LA PEAU PAR LAMBEAUX

Démangeaison Intense—Humeur s'Etend des Mains au Corps—Travail Interrompu et Sommeil Souvent Impossible—Maladie Resistait au Traitement

MAIS CUTICURA LE GUERIT EN TROIS SEMAINES

"Mon mal qui se déclara il y a à peu près deux ans consista, premièrement, d'une éruption de petites pustules sur les mains. Celles-ci gagnèrent d'autres parties de mon corps, et la démangeaison était parfois si intense, que je m'arrachais littéralement la peau par lambeaux, en cherchant à me soulager. L'horrible démangeaison nuisait considérablement à mon travail, et me gardait aussi éveillé la nuit. J'essayai plusieurs médecine et nombre de différents onguents et lotions mais n'en retirai virtuellement aucun bienfait. Finalement je commençai à me servir du Savon Cuticura, de l'Onguent Cuticura et des Pilules Résolutives Cuticura, et le résultat fut qu'au bout de trois semaines toute trace de mon éruption avait disparu. Je n'ai pas eu de maladie de ce genre depuis.

H. A. Kratzkoff, 5714 Wabash Ave., Chicago, Ill., 18 et 28 Novembre, 1907."

PURETE DE LA PEAU

La démangeaison et la brûlure atroces de la peau comme dans l'eczéma; l'écaillement horrible comme dans la peore; la chute des cheveux et l'encroûtement du cuir chevelu comme dans la teigne; l'enlaidissement facial comme dans l'acné et l'impétigo; la souffrance épouvantable des petits enfants et l'inquiétude des parents épuisés comme dans les dartres ou l'humeur blanche—demandent tous un remède ayant une vertu extraordinaire qui les combatte avec succès. Or il est prouvé par des attestations incontestables que le Savon, l'Onguent et le Résolutif Cuticura (liquide ou pilules) possèdent cette vertu.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Du 44 Commencé le 20 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

IX

LES CENT MILLE FRANCS DE VALENTINE

(*Suite.*)

Il lui avait volé un ardent baiser et ce baiser lui brûlait encore les lèvres!

Il rentra à son appartement de la rue Vignon, tandis que Paul Tavernier qui reconduisait Gabrielle chez elle lui disait:

—Ne vous avais-je pas prévenue qu'il pourrait vous être utile. Vous en souvenez-vous? Vous voilà sauvée! Cent mille francs, c'est une somme! Mais est-il assez pincé, croyez vous!

Le lendemain, vers midi, après avoir couru Paris, à la recherche d'un petit appartement, et l'avoir trouvé, rue Vignon, à deux pas de sa maison, l'infidèle mari de Suzanne prenait l'express de Rouen pour rentrer à la Coudraie. Voici ce qui s'y passait.

X

FRÈRE ET SOEUR

C'était un événement dans le pays.

Un double événement même, heureux d'un côté, malheureux de l'autre.

Toute la matinée, au petit village d'Angeville, un hameau où il n'y avait guère que les bâtiments de l'immense ferme de la Basse Cour dont les Cordier étaient tenanciers de père en fils depuis un temps immémorial, l'église au clocher d'ardoises, le presbytère, l'école et la maison d'un maréchal ferrant qui raccommodait les équipages des cultivateurs et leurs harnais et charrues, le tout perdu dans la verdure d'un bosquet de grands bois qui semblaient la continuation du parc du château, les cloches avaient lugubrement annoncé l'inhumation du châtelain qu'on rapportait de Paris et qui venait rejoindre dans le cimetière verdoyant et paisible, loin des bruits du monde, la longue série d'aïeux que les siècles y avaient couchés avant lui.

Le marquis Robert d'Angeville avait pu commettre des fautes.

Dirigé par son inflexible orgueil de race et sa volonté de transmettre au fils unique qu'il considérait comme son unique et légitime héritier la fortune intacte dont il ne se jugeait que le dépositaire, il avait méconnu sinon les lois des hommes, du moins certains devoirs naturels et entendu à ses derniers moments les reproches de sa conscience, mais il s'était toujours montré généreux, et pour employer un terme qui dit tout, vraiment grand seigneur dans la plus haute acception du terme.

Aussi l'église d'Angeville était-elle trop étroite pour contenir cette énorme famille de serviteurs et de familiers qui venaient l'accompagner à sa dernière demeure.

D'ailleurs, il y avait une cause de plus à cette affluence extraordinaire.

Le bruit du retour de l'ancien lieutenant de chasseurs s'était répandu dans le pays avec la rapidité du télégramme qu'un fil eût transmis au même instant dans toutes les maisons.

Lorsque le matin même les voitures du château ramenaient de la gare de Barentin le cercueil qui contenait les restes du marquis, Jacques, son héritier, désormais le seul maître des biens d'Angeville, le comte de Vrigny, son fils et sa fille et le docteur Bernay qui ne les avait pas quittés, une grande jeune fille, aux traits fins empreints d'une douceur extrême, aux cheveux roux comme devaient être la plupart de ceux des vieux Normands, aux yeux bleus, vêtue de noir, se tenait collée à la fenêtre de la grande cuisine de la Basse-Cour donnant sur la route par où les voyageurs devaient arriver, et le regard fixe, elle attendait le triste cortège avec une visible impatience.

Lorsqu'il passa enfin, elle comprima sa poitrine avec ses mains, et ses yeux se fermèrent à demi, pendant que ses lèvres murmuraient dans un soupir involontaire.

—Lui!

Jacques d'Angeville, l'élu secret de son cœur, l'être dont la pensée le remplissait tout entier, celui qu'elle préférait en secret à tout et à tout et qui éloignait d'elle les amoureux qui prétendaient à sa main ou peut-être convoitaient surtout sa dot qu'on savait considérable!

Et il ne s'en doutait pas.

Même il ne le saurait jamais!

Elle en avait fait le vœu!

—Comme il est changé! murmura-t-elle au moment où il passait devant sa fenêtre.

Son père entra au même moment et demanda en la voyant immobile:

—Que fais-tu là?

—Vous voyez!.... je regarde!

—Tu es prête?

—Oui, mon père.

—Viens!

Il fallait saluer les deux maîtres, le jeune et le vieux, le mort et le vivant.

Elle sortit en s'imposant la contrainte qui depuis tant d'années déjà était en règle de conduite.

Comme Suzanne, elle avait été élevée auprès de Jacques d'Angeville.

Comme elle, elle avait subi le charme de cet être doux et bon, son ami d'enfance, qui l'avait toujours traitée en camarade et sur le pied de l'égalité la plus parfaite.

Et peu à peu la sympathie de la jeune paysanne pour son compagnon de jeux avait changé de nature.

Elle aimait mais d'un amour pur et chaste, dont nul n'avait reçu la confidence et que celui qui en était l'objet ne soupçonnait même pas et ne connaîtrait jamais.

Elle traversa la vaste cour de la ferme, aux bâtiments gothiques, très anciens mais très imposants et solides à défier les siècles.

A leur seul aspect, on devinait l'ordre et la richesse qui régnaient dans cette opulente maison de fermiers, et le père et la fille arrivèrent aux communs du château séparés de la ferme par un immense potager clos de murs.

Jacques d'Angeville descendait de voiture.

Dès qu'il aperçut le grand fermier, il courut à lui et l'embrassa.

Le père Cordier, comme on disait dans les environs, ne l'avait-il pas vu tout enfant?

Ensuite ce fut le tour de la jeune fille.

—Chère Marie! s'écria-t-il. Si tu savais comme ça me fait du bien de vous revoir, ton père et toi.

Il demeura un instant en contemplation devant elle.

Les mains dans les mains, ils se regardaient.

Elle murmurait au hasard pour dissimuler son trouble:

—Comme vous êtes hâlé, monsieur Jacques!.... Comme le soleil vous a brûlé!.... Pourquoi restiez-vous si longtemps loin de votre pays?

—Et toi, ma pauvre fille, tu n'es donc pas mariée encore!

Elle reconnut la tête et ses yeux brillaient de larmes refoulées.

—Non, je ne veux pas, tant que j'aurai mon père, et j'espère bien le conserver longtemps!

Elle ajouta plus bas, afin que le grand fermier ne l'entendit pas:

—Et puis, vous savez, monsieur Jacques, je crois que j'ai un peu de la pâte dont on fait les religieuses!

Il l'attira à lui en disant:

—Jamais, ma pauvre Marie! Nous te voulons heureuse. On te trouvera un mari digne de toi, honnête comme toi, bon comme toi! Embrassons-nous donc! Après une si longue absence, c'est bon, hein!

Elle était prête à défaillir, mais elle avait du courage!

Elle répondait en souriant, à travers ses larmes:

—Oui, c'est bon! Aussi, vous ne nous quitterez plus, n'est-ce pas?

—Non!

—A la bonne heure. Tout le monde vous aime tant chez nous!

Simple et douce nature, faite de bonté généreuse, de dévouement et de sacrifice!

Que d'autres lui ressemblent, ont souffert et aimé comme elle, courageusement, en silence, sans jamais trahir leur secret, dans notre beau pays de France!

Pendant le service du défunt, dans la nef de l'église, antique construction normande, elle était dans l'ombre et de là elle contemplait avidement les traits de l'ancien officier que la maigreur de son visage